



LA BELLE LISSE POIRE...



LE MONSTRE POILU

# 5 histoires pour rire

GALLIMARD



LE CHAT NE SACHANT...



J'AI UN PROBLÈME...



SI J'AVAIS UN GORILLE



**5**  
**histoires**  
**pour rire**

ISBN: 2-07-034503-3

1<sup>er</sup> dépôt légal: Novembre 1987

Dépôt légal: Mars 1988

Numéro d'édition: 43128

Imprimé par la Editoriale Libreria en Italie

La belle lisse Poire du prince de Motordu

© Éditions Gallimard, 1980, pour le texte et les illustrations

Le monstre poilu

© Éditions Gallimard, 1982, pour le texte et les illustrations

Titre original: Mouse Trouble

Publié par Hamish Hamilton

© John Yeoman and Quentin Blake 1972

© Éditions Gallimard, 1980, pour l'édition française

Titre original: The Trouble with Mum

Publié par Kaye and Ward Ltd

© Babette Cole 1983

© Éditions du Seuil 1983, pour la traduction

© Éditions Gallimard, 1987, pour la présente édition

Titre original: If I had

Publié par The Dial Press

© Mercer Mayer 1968

© Éditions Gallimard, 1980, pour l'édition française

# La belle lisse poire du prince de Motordu

raconté et illustré  
par PEF

Gallimard





A n'en pas douter,  
le prince de Motordu  
menait la belle vie.

Il habitait un chapeau magnifique  
au-dessus duquel,  
le dimanche,  
flottaient des crapauds bleu blanc rouge  
qu'on pouvait voir de loin.





Le prince de Motordu  
ne s'ennuyait jamais.  
Lorsque venait l'hiver,  
il faisait d'extraordinaires  
batailles de poules de neige.





Et le soir,  
il restait bien au chaud  
à jouer aux tartes avec ses coussins...



...dans la  
grande salle  
à danger  
du chapeau.





Le prince vivait  
à la campagne.  
Un jour,  
on le voyait mener paître  
son troupeau de boutons.  
Le lendemain,  
on pouvait l'admirer filant  
comme le vent  
sur son râteau à voiles.









Et quand le dimanche arrivait,  
il invitait  
ses amis à déjeuner.  
Le menu était  
copieux :



# Menu du jour

- . Boulet rôti
- . Purée de petit bois
- . Pattes fraîches à volonté
- . Suisses de grenouilles

Au dessert :

- . Fraises du jardin
- . Confiture de murs de la maison.



Un jour,  
le père du prince de Motordu,  
qui habitait le chapeau voisin,  
dit à son fils : — Mon fils,  
il est grand temps de te marier.

— Me marier ?

Et pourquoi donc,  
répondit le prince,  
je suis très bien tout seul  
dans mon chapeau.





Sa mère essaya  
de le convaincre :  
— Si tu venais  
à tomber saladé,  
lui dit-elle,  
qui donc te repasserait  
ton singe ?

Sans compter  
qu'une épouse  
pourrait te raconter  
de belles lisses poires  
avant de t'endormir.

Le prince se montra sensible  
à ces arguments  
et prit la ferme résolution  
de se marier bientôt.

Il ferma donc son chapeau à clé,  
rèntra son troupeau de boutons  
dans les tables, puis monta  
dans sa toiture de course pour se mettre  
en quête d'une fiancée.

Hélas, en cours de route,  
un pneu de sa toiture creva.





— Quelle tuile !  
ronchonna le prince,  
heureusement que j'ai pensé à emporter  
ma boue de secours.  
Au même moment,  
il aperçut une jeune flamme  
qui avait l'air  
de cueillir des braises des bois.





— Bonjour,  
dit le prince en s'approchant d'elle,  
je suis le prince de Motordu.

— Et moi,  
je suis la princesse Dézécolle  
et je suis institutrice  
dans une école publique,  
gratuite et obligatoire,  
répondit l'autre.

— Fort bien, dit le prince,  
et que diriez-vous d'une promenade dans  
ce petit pois  
qu'on voit là-bas ?



— Un petit pois ?  
s'étonna la princesse,  
mais on ne se promène pas  
dans un petit pois !  
C'est un petit bois  
qu'on voit là-bas.





— Un petit bois ?  
Pas du tout répondit le prince,  
les petits bois, on les mange.  
J'en suis d'ailleurs friand  
et il m'arrive d'en manger tant  
que j'en tombe salade.  
J'attrape alors de vilains moutons  
qui me démangent toute la nuit !



— A mon avis,  
vous souffrez de mots de tête,  
s'exclama la princesse Dézécolle  
et je vais vous soigner  
dans mon école publique,  
gratuite et obligatoire.



Il n'y avait pas beaucoup d'élèves  
dans l'école de la princesse  
et on n'eut aucun mal  
à trouver une table libre  
pour le prince de Motordu,  
le nouveau de la classe.  
Mais, dès qu'il commença à répondre  
aux questions qu'on lui posait,  
le prince déclencha l'hilarité  
parmi ses nouveaux camarades.



Ils n'avaient jamais entendu  
quelqu'un parler ainsi !



Quant à son cahier,  
il était, à chaque ligne,  
plein de taches et de ratures :  
on eût dit un véritable torchon.

lundi.

CALCUL

- ? quatre et quatre : huitre.  
? quatre et cinq : boeuf.  
? cinq et six : bronze.  
? six et six : bouse.

mardi

- Que fabrique un frigo  
un frigo fabrique des petits  
? garçons qu'on met dans  
l'eau pour la rafraîchir.



Mais la princesse Dézécolle  
n'abandonna pas pour autant.

Patiemment, chaque jour,  
elle essaya de lui apprendre  
à parler comme tout le monde.

## HISTOIRE

jeudi //

Napoléon déclara la guerre

aux puces, il envahit la

Lucie mais les puces

mirent le feu à Moscou

et l'empereur fut chassé

par les vers très froids

qu'il faisait cette année-

là, glaglagla....

je n'ai pas tout  
compris.

Bonne écriture D

— On ne dit pas j'habite un papillon,  
mais j'habite un pavillon.



Peu à peu, le prince de Motordu,  
grâce aux efforts constants  
de son institutrice,  
commença à faire des progrès.  
Au bout de quelques semaines,  
il parvint à parler normalement,  
mais ses camarades le trouvaient  
beaucoup moins drôle  
depuis qu'il ne tordait plus les mots.



A la fin de l'année,  
cependant, il obtint le prix  
de camaraderie car,  
comme il était riche, il achetait  
chaque jour des kilos de bonbons  
qu'il distribuait sans compter.





Lorsqu'il revint chez lui,  
après avoir passé une année en classe,  
le prince de Motordu avait complètement  
oublié de se marier.



Mais quelques jours plus tard,  
il reçut une lettre qui lui rafraîchit  
la mémoire.



mardi 4

*Cher Motordu*

A présent que vous ne  
souffrez plus de mots de tête  
j'aimerais savoir si vous  
aimeriez bien vous marier  
avec moi !

*Princesse Déjà-collée*


P.S. : vous avez oublié de me rendre  
votre livre de géographie.  
Merci

Il s'empessa d'y répondre,  
le jour même.

**TELEGRAMME**

DESTINATAIRE <i>Princesse Sézicolle</i>	NOMBRE DE MOTS: <i>23</i>	MENTION de SERVICE <i>la poste ferme à 5 heures!</i>
--	---------------------------------	---

*J'ai fini de lire le livre, il est  
très bien et j'accepte de me  
marier avec vous et avec joie  
Amities - Stop.*

 **SIGNÉ:** *Mo tordu.*  
*(prince.)*

N° 701-B.

REP  
5-J



Et c'est ainsi que le prince de Motordu  
épousa la princesse Dézécolle.  
Le mariage eut lieu à l'école même  
et tous les élèves furent invités.



Un soir, la princesse dit  
à son mari :  
— Je voudrais des enfants.





— Combien ? demanda le prince  
qui était en train de passer  
l'aspirateur.

— Beaucoup, répondit la princesse,  
plein de petits glaçons et de petites billes.

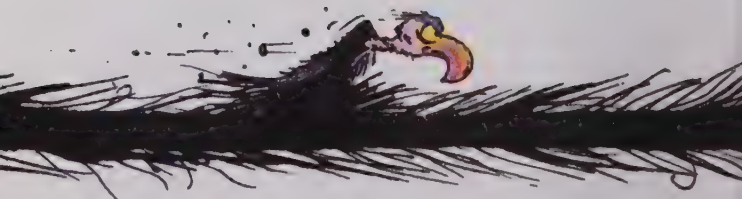


Le prince la regarda avec étonnement,  
puis il éclata de rire.



— Décidément, dit-il,  
vous êtes vraiment la femme  
qu'il me fallait,  
madame de Motordu.  
Soit, nous aurons des enfants  
et en attendant qu'ils soient là,  
commençons, dès maintenant,  
à leur tricoter des bulles  
et des josses pour l'hiver...





# Le monstre poilu

raconté par  
Henriette Bichonnier  
illustré par PEF

Gallimard

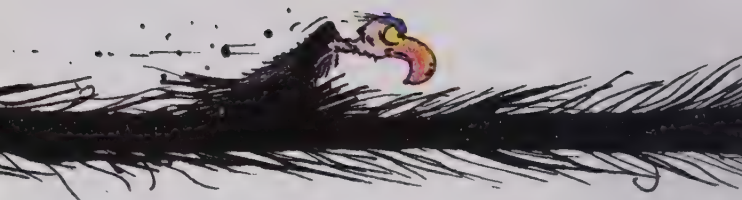




Au milieu d'une sombre forêt, dans une  
caverne humide et grise, vivait un monstre  
poilu. Il était laid ; il avait une tête énorme,  
directement posée sur deux petits pieds  
ridicules, ce qui l'empêchait de courir.  
Il ne pouvait donc pas quitter sa caverne.







Il avait aussi une grande bouche,  
deux petits yeux glauques, et deux longs bras  
minces qui partaient de ses oreilles et qui  
lui permettaient d'attraper les souris.






Le monstre avait des poils partout :  
au nez, aux pieds, au dos, aux dents,  
aux yeux, et ailleurs.



Ce monstre-là rêvait de manger des gens. Tous les jours, il se postait sur le seuil de sa caverne et disait, avec des ricanements sinistres :  
— Le premier qui passe, je le mange.

Mais jamais les gens ne passaient par là, car la forêt était bien trop profonde et bien trop sombre. Et comme le monstre ne pouvait pas courir, à cause de ses petits pieds ridicules, il n'attrapait jamais personne. Pourtant, avec patience, il continuait à attendre et à dire :  
— Le premier qui passe, je le mange.







Un jour, un roi chassait dans la forêt, et il se perdit entre les arbres. Il s'approcha par mégarde de la caverne du monstre poilu.



Deux longs bras surgirent d'un coin sombre pour attraper le roi.

— Ha ! s'écria la vilaine bête, enfin quelque chose de meilleur à manger que les souris.



Et le monstre ouvrit une large bouche.

— Arrête ! arrête ! s'écria le roi, je connais quelque chose de bien meilleur que moi à manger.

— Et quoi ? demanda le monstre.

— Des enfants bien tendres, dit le roi.

— Ah ? dit le monstre.



Alors il attacha une grande ficelle à la jambe du roi et dit qu'il voulait bien le laisser partir s'il pouvait lui ramener un enfant à manger. Le roi promit qu'il reviendrait avec le premier gamin qu'il rencontrerait.

— Attention, ajouta le monstre poilu, si tu essaies de me tromper, je tire sur la ficelle et je te ramène ici. Compris ?

— Compris, dit le roi.

Il monta sur son cheval et galopa jusqu'à l'orée de la forêt. Là il s'arrêta, sortit une grande paire de ciseaux de sa sacoche et essaya de couper la ficelle qui le rattachait au monstre.

Mais il fut bien surpris : la ficelle était impossible à couper.



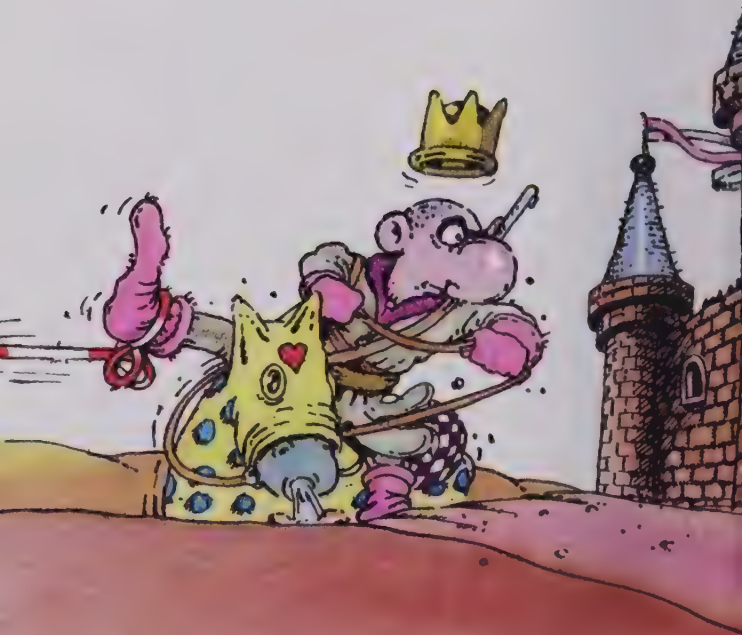




— Ha ! ha ! ricana le monstre au loin, n'essaie pas de me tromper.

Désolé, le roi se remet en route.

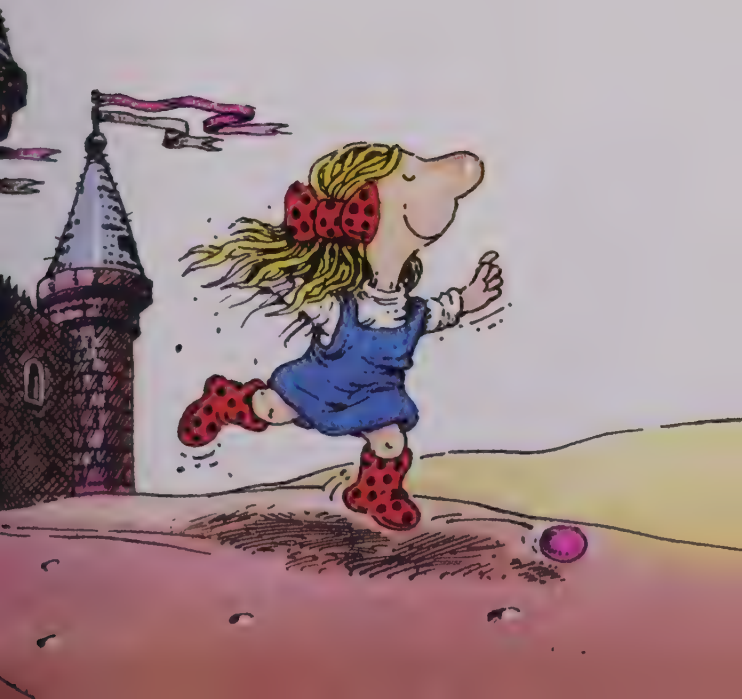
Il traversa bientôt un village, espérant y rencontrer un gamin. Mais il fut bien déçu : dans les rues, il n'y avait personne, tous les enfants étaient à l'école.



Alors, le roi continua à galoper, avec sa ficelle toujours attachée au pied.

En arrivant près de son château, il vit enfin une fillette qui courait devant lui au milieu du chemin.

— Ah ! se dit-il, voilà tout à fait ce qu'il me faut !



Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit, en s'approchant, que la fillette en question était sa propre fille, la petite Lucile, qui s'était échappée du château pour aller s'acheter des malabars.



Furieux, le roi la gronda :  
— Je t'avais interdit de manger des malabars !  
Et je t'avais aussi interdit de sortir du château.  
Ah ! si tu savais...  
Et il raconta la promesse qu'il avait faite  
au monstre.



A l'autre bout de la ficelle, dans sa caverne humide et grise, le monstre entendait tout grâce à son écouteur.

— Hahahaha ! ricanait-il, pas d'entourloupette ! Je veux cette petite fille tout de suite. Sinon...



Le roi se mit à pleurer et la petite Lucile dut le consoler :

— Ne pleure pas papa, dit-elle, je veux bien aller chez le monstre me faire manger.





— Ah ! Malheureuse, sanglota le père.  
Hahahaha !

Il fit monter la petite fille sur son cheval et retourna à la caverne, d'où le monstre le guidait en tirant sur la ficelle.

Arrivé là, il déposa sa fille en tremblant. Le monstre détacha la ficelle et ordonna au roi de partir tout de suite.

Puis il se tourna vers la fillette qui attendait poliment, les mains derrière le dos.





— Haha ! s'écria le monstre, je vais te manger, mon petit lapin.

— Poils aux mains, dit Lucile.

— Quoi ? dit le monstre.

— Je dis : «Poils aux mains», parce que vous avez des poils aux mains, dit Lucile.



(Et c'était tout à fait exact. Le monstre avait bien des poils aux mains, vu qu'il avait des poils partout.)



— Ça, par exemple ! dit le monstre, Petite effrontée !

— Poils au nez ! dit Lucile.

Surpris, le monstre dut reconnaître qu'il avait aussi des poils au nez, puisqu'il était poilu partout. Mais comme il était en colère, il menaça la fillette.



— Je vais t'apprendre, moi !  
— Poils aux doigts, dit Lucile.







— Tu vas le regretter !  
— Poils aux pieds !



— C'est tout de même  
malheureux...  
— Poils aux yeux !



— Attention, je compte  
un...  
— Poils aux mains !



— Deux...  
— Poils aux yeux !



— Trois...  
— Poils aux bras !



— Quatre !  
— Poils aux pattes !



Le monstre, hors de lui, se roulait par terre de colère. C'était d'ailleurs très drôle à voir.

Maintenant, il hurlait :

— Ce ne sont pas des manières de princesse !

— Poils aux fesses !

— Maintenant, c'est fini !

— Poils au kiki !

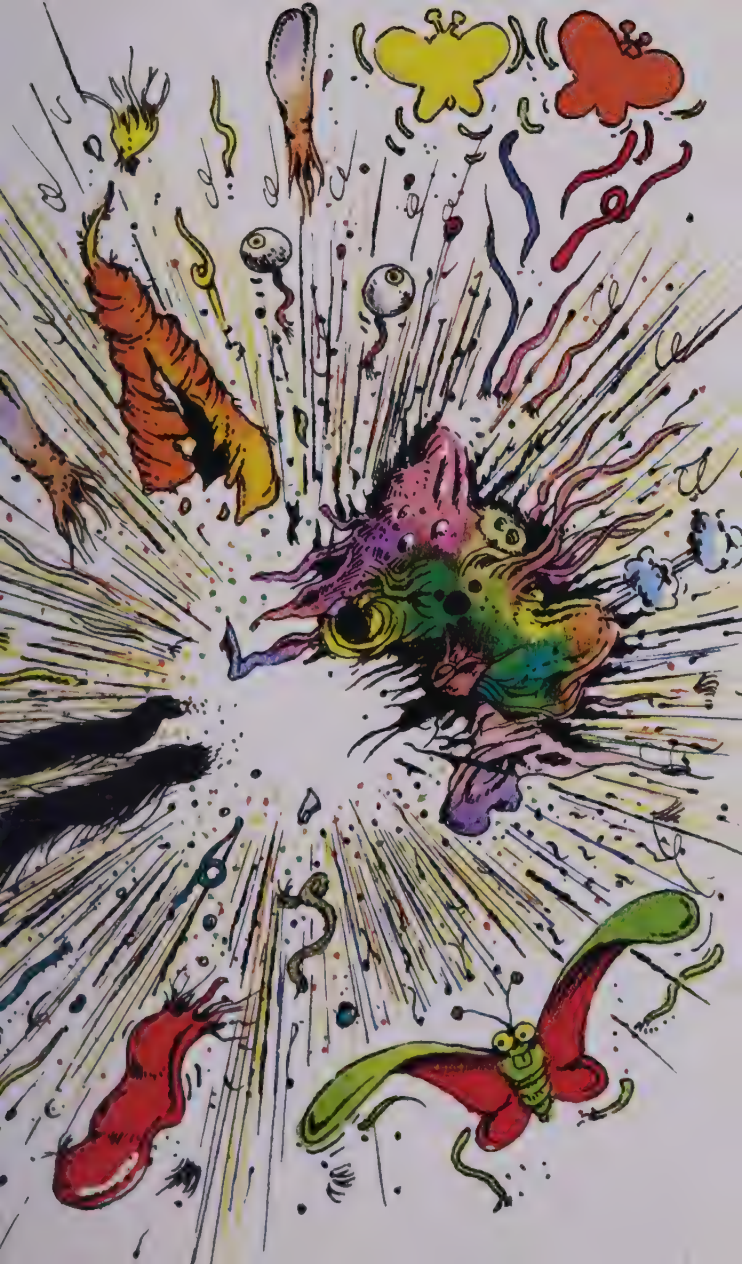


Le monstre enrageait. La fureur le faisait gonfler, gonfler, gonfler.

Il enfla tant et tant qu'à la fin il éclata de colère, explosant en petits morceaux qui s'envolèrent dans tous les sens et devinrent des papillons multicolores et des fleurs parfumées.









En dessous, sous la peau du vilain monstre poilu, apparut le petit garçon le plus mignon qu'on eût jamais vu.

— Je suis le prince charmant, poils aux dents, déclara-t-il avec un beau sourire. Tu m'as délivré, poils au nez, d'un mauvais sort, poils au corps, qui me retenait prisonnier, poils aux pieds, depuis des années, poils au nez. Merci, poils au kiki. Tu me plais beaucoup, poils au cou. Veux-tu m'épouser, poils aux pieds, nous serons heureux, poils aux yeux.



La petite fille trouva la proposition charmante.  
Elle accepta tout de suite et les deux enfants  
s'envolèrent sur le dos d'un papillon géant.  
A partir de ce jour, jamais plus, jamais plus,  
on n'entendit parler du monstre poilu.







Poil final.

# Le chat ne sachant pas chasser

raconté par John Yeoman  
illustré par Quentin Blake

traduit par Jean-François Ménard

Gallimard







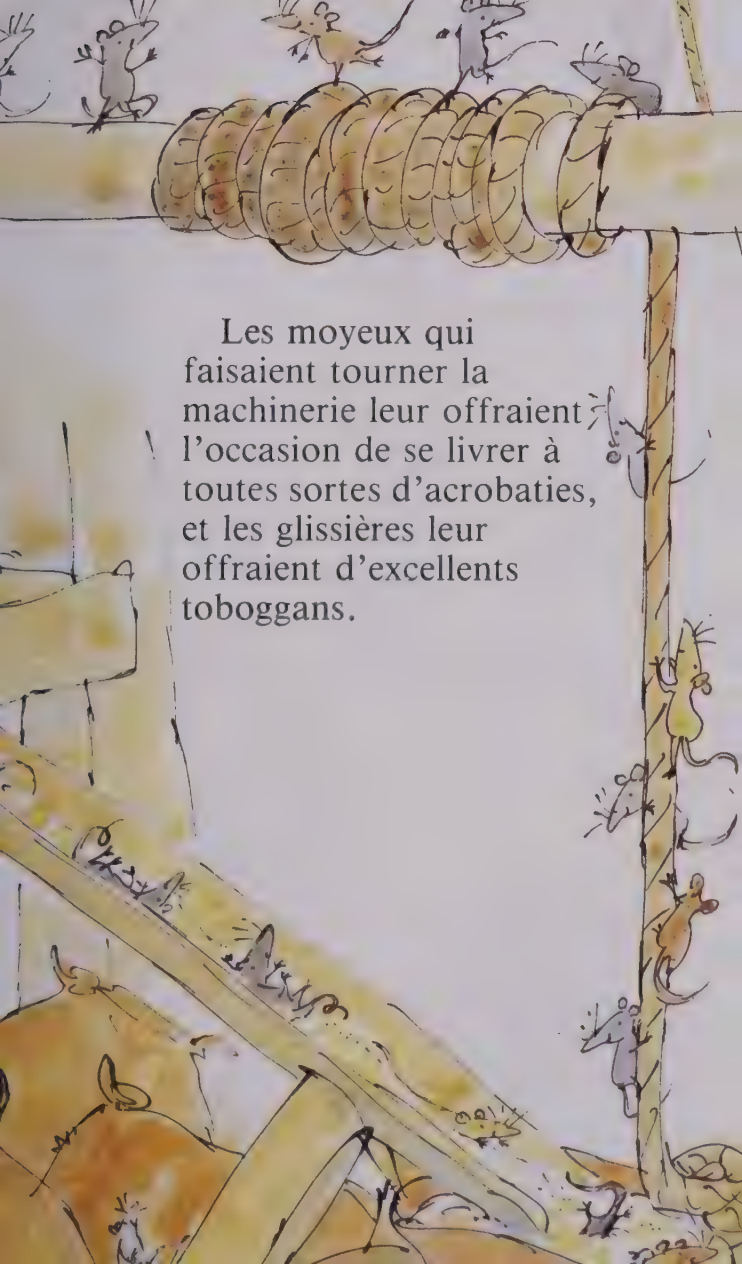
Il y a très longtemps, un vieux moulin se dressait au sommet d'une colline. Au temps de sa jeunesse, ce moulin avait une fière allure mais, au moment où commence notre histoire, il se trouvait quelque peu délabré. C'est qu'en effet, le meunier qui en avait hérité ne dépensait pas le moindre liard pour l'entretenir. Ce meunier était d'un naturel grincheux et son mauvais caractère empirait chaque jour. Il y avait à cela une raison : les souris avaient envahi son moulin.





Elles étaient là par centaines et rien ne leur semblait plus plaisant que d'habiter ce vieux moulin. Nullement incommodées par le grincement de la meule, elles prenaient du bon temps en s'en servant comme d'un manège.





Les moyeux qui  
faisaient tourner la  
machinerie leur offraient  
l'occasion de se livrer à  
toutes sortes d'acrobaties,  
et les glissières leur  
offraient d'excellents  
toboggans.



Elles étaient si heureuses, dans le vieux moulin, que bien souvent, par les nuits de pleine lune, elles se réunissaient autour de leur chef – une souris blanche échappée d'un élevage – pour raconter de bonnes histoires de souris et chanter des chansons de leurs voix perçantes.

Bien qu'il n'eût jamais vu les souris,  
le meunier grincheux savait qu'elles  
étaient là. Il lui suffisait de voir leurs  
traces de pattes sur le sol, ses sacs  
grignotés, ou d'entendre dans la nuit  
leurs chansons.







Alors, exaspéré, il acheta un jour un gros chat tigré pour chasser toutes ces souris.

Mais le meunier était si pingre qu'il ne donnait rien à manger à son gros chat. Et il avait si mauvais caractère qu'il le frappait souvent à coups de pied. Alors, le chat, tout triste, allait se morfondre dans un coin ; il savait bien qu'il n'était pas très doué pour chasser les souris.





Les souris, quant à elles, étaient fort chagrînées de voir ce chat si malheureux. La souris blanche, leur chef, convoqua alors une assemblée générale.

« Ce chat a besoin de prendre un peu d'exercice, dit-elle, il faut l'aider à nous chasser.

— Et cela servira à quoi ? demanda une petite souris dodue.

— Il sera en meilleure santé, plus heureux, dit la souris blanche, et il nous donnera de bonnes occasions de nous amuser. » Tout le monde l'approuva avec enthousiasme.

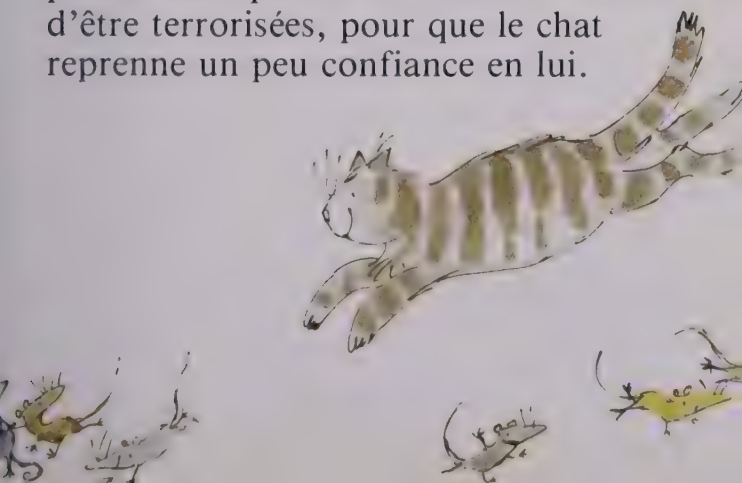




Elles commencèrent alors à rendre la vie du chat plus mouvementée. Parfois, elles s'asseyaient sur les ailes du moulin et lui faisait des grimaces en passant devant la fenêtre contre laquelle il aimait se réfugier.



Il leur arrivait aussi de le couvrir de poussière de farine qu'elles lui renversaient sur le dos. Et souvent les souris les plus jeunes se laissaient pourchasser par lui en faisant semblant d'être terrorisées, pour que le chat reprenne un peu confiance en lui.





Tous ces jeux ne tardèrent pas à avoir de l'effet. Le chat reprit goût à la vie. Un jour, la souris blanche le surprit en train de s'entraîner devant un miroir.



D'abord, il s'exerça à se glisser sans le moindre bruit près d'un tournevis qu'il utilisait en guise de souris.



Puis il s'exerça à bondir férocement sur sa proie.



Ensuite, il s'exerça à recevoir les félicitations de son maître.

Fort contente de le voir ainsi à l'œuvre, la souris blanche, pour l'encourager, dit d'une voix forte :  
« Ciel ! Voilà un chat redoutable !  
Je me sens défaillir ! »

Puis elle s'enfuit en toute hâte.





A mesure que les jours passaient, le chat montrait de plus en plus d'entrain et les souris s'en réjouissaient.

Chaque nuit, lorsque le chat dormait profondément après s'être dépensé sans compter pour faire régner l'ordre dans le moulin, les souris se réunissaient pour fêter leur succès.

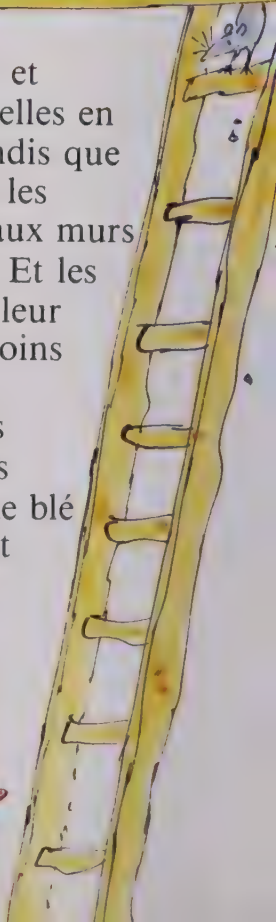






Les plus jeunes montaient et descendaient le long des échelles en poussant des cris de joie tandis que les autres s'installaient dans les poches des tabliers pendus aux murs pour applaudir le spectacle. Et les plus vieux pensaient que de leur temps, on s'amusait bien moins qu'à présent.

Mais un jour que la souris blanche et deux de ses amies étaient assises sur des sacs de blé en haut du moulin, s'amusant



à mettre en pièces de vieux journaux, un hurlement terrible retentit. C'était le meunier furieux qui tonnait ainsi, tenant son chat par la peau du cou. Malgré le bruit de la machinerie et des ailes du moulin, les souris pouvaient entendre ce qu'il disait.

« Espèce de propre à rien !  
s'exclamait-il à l'adresse du chat,



depuis que je t'ai acheté, il y a plus de souris que jamais ! Tu ne sers à rien et je m'en vais te fourrer dans un grand sac que je jetterai ce soir dans la rivière ! »

Bouleversées, les souris supplièrent leur chef de faire quelque chose pour empêcher cet assassinat.



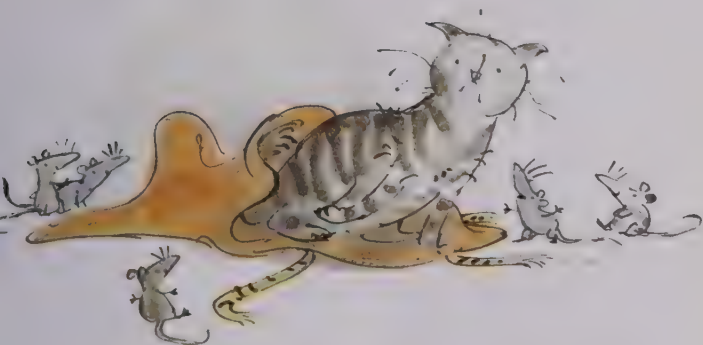


La souris blanche, suivie de ses compagnes, se rendit alors dans la remise où le meunier avait déposé le chat enfermé dans son sac. Elle grimpa sur ce qui semblait être l'épaule du matou et s'approcha de ce qui devait être son oreille.



« Bien que nous soyons des ennemis jurés, murmura-t-elle, nous ne voulons pas que le meunier te noie. Si nous t'aidons à t'enfuir nous promets-tu de faire la paix avec nous ? »

Le sac hocha la tête en signe d'acquiescement.



« Fort bien », dit la souris blanche puis elle donna des instructions à ses compagnes.

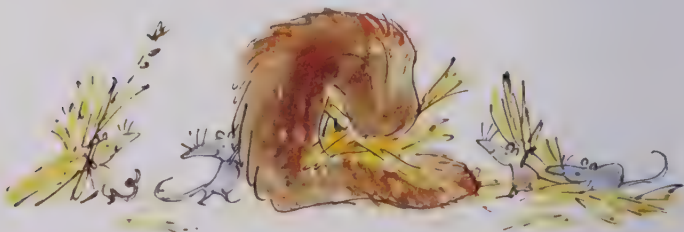
Un groupe de souris menées par leur chef alla décrocher du portemanteau la cape de fourrure de la femme du meunier.





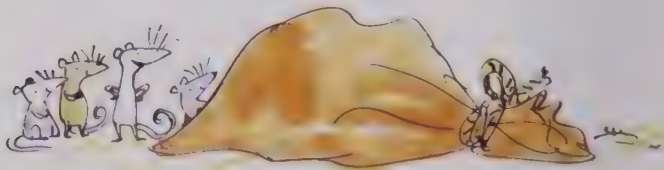
Elles apportèrent ensuite la cape dans la remise.

Lorsqu'elles arrivèrent, d'autres souris avaient déjà délivré le chat en rongant les liens qui maintenaient le sac fermé.



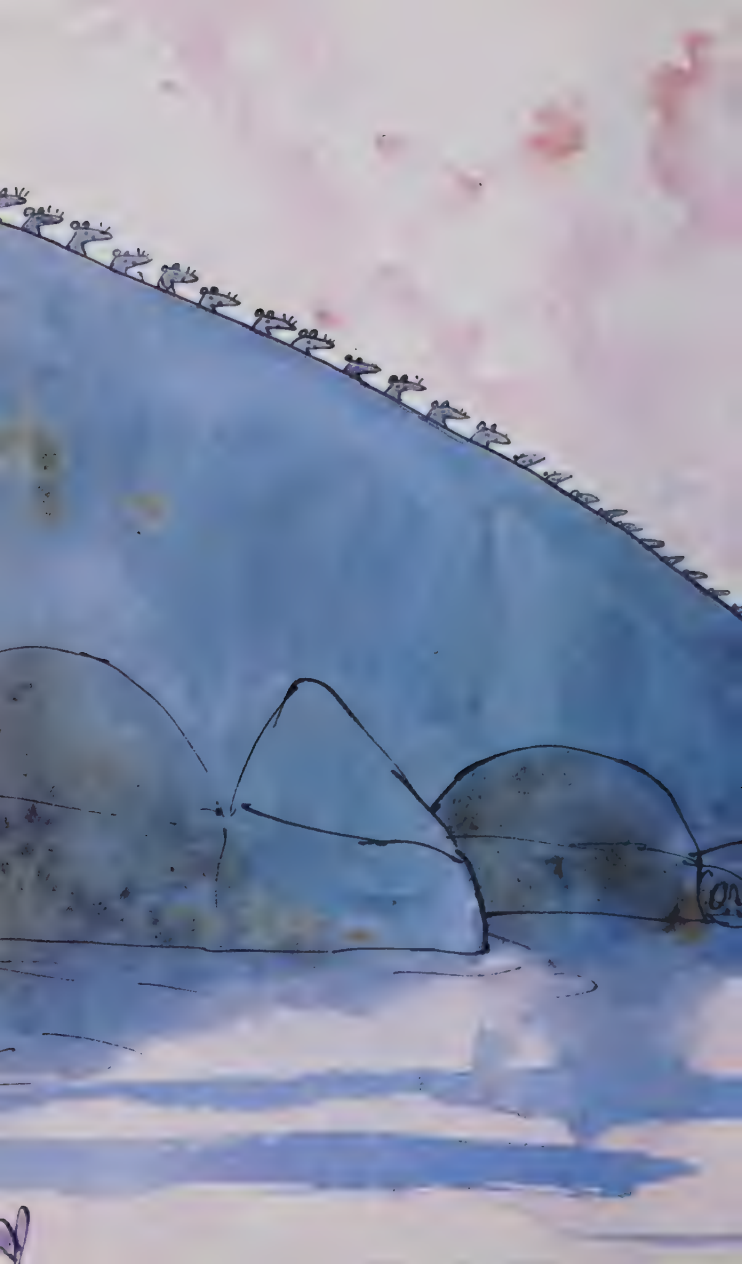
Ensuite, elles remplirent de paille la cape de fourrure puis apportèrent un fer à cheval pour alourdir le sac.

Elles mirent alors la cape et le fer à cheval dans le sac qu'elles refermèrent. « Cet imbécile de meunier ne s'apercevra de rien », dit la souris blanche.



Le soir même, le meunier prit le sac  
et s'en alla vers la rivière suivi à son  
insu par des centaines  
de souris aux aguets.





S'asseyant sur le parapet du pont qui enjambait la rivière, elles regardèrent le meunier jeter le sac dans l'eau.

« Et voilà ! On n'entendra plus parler de toi », grogna le meunier.

Puis il retourna chez lui, toujours accompagné silencieusement de la troupe nombreuse des souris.





Le meunier, désormais convaincu que les chats étaient inutiles, n'en acheta pas d'autre. Mais il ignorait que le gros chat tigré, plus heureux que jamais, vivait toujours en haut du moulin en compagnie des souris qui lui apportaient toutes sortes de friandises dérobées dans le garde-manger de la maison.





Et tous passaient leur temps à jouer  
ensemble au chat et à la souris...











# J'ai un problème avec ma mère

raconté et illustré  
par Babette Cole

Gallimard





Le problème avec ma mère  
c'est ses chapeaux.







Quand elle m'a amené à  
ma nouvelle école,



les autres enfants me regardaient  
d'un air drôlement bizarre...



Elle ne s'entendait pas toujours très bien...



...avec les autres parents.

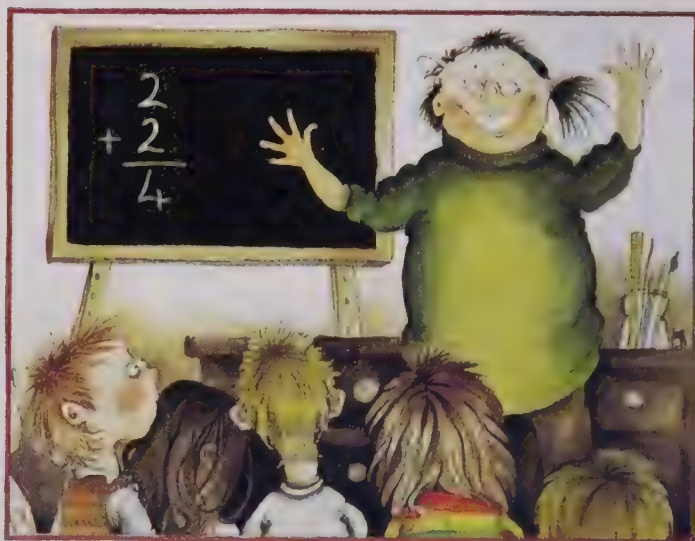


Ils me demandaient toujours  
où était mon papa.  
Je leur répétais ce que ma mère  
m'avait dit :



— Il restera en bocal jusqu'à ce qu'il n'aille plus au bistrot.





Un matin, la maîtresse  
nous demanda si nos mamans  
pourraient faire des gâteaux  
pour le goûter de l'école...



Ma mère en fit...





Ce fut un désastre épouvantable.  
Mais les copains, eux,  
faillirent mourir de rire.



Et ils voulurent tous venir jouer  
chez moi.



Je ne savais pas ce qu'ils  
penseraient de la maison de  
ma mère.

— N'y allez pas, dirent les  
parents.

Mais ils vinrent quand même.







Ils adorèrent nos petits animaux  
familiers.



On les présenta à grand-mère.



Ma mère fut formidable.



On s'amusa comme des fous.



Mais l'arrivée de leurs parents  
gâcha vraiment tout.



Qu'est-ce qu'elle a pris,  
ma mère !





Maman était toute triste.



Mes nouveaux amis aussi.  
— Elle est sympa, ta mère, mais  
on n'a plus le droit de venir jouer  
chez toi.



Un jour, il y eut le feu à l'école.  
On a cru qu'on allait tous rôtir.



Mais ma mère arriva même  
avant les pompiers !



Et elle éteignit le feu toute seule.



Les parents félicitèrent  
ma maman :  
— Vous avez sauvé nos enfants.





Depuis, on joue comme des fous  
dans la maison de maman.



Pour Mary Ann  
L'herbe,  
c'est fait pour s'asseoir dessus.

# Si j'avais un gorille...

raconté et illustré  
par Mercer Mayer

traduit par Christine Mayer

Gallimard







Si j'avais un gorille  
je l'emmènerais avec moi à l'école







et les grands  
n'oseraient plus me taquiner.





Si seulement  
j'avais un gorille...







Si j'avais  
un crocodile  
je lui apporterais du poisson frais,  
il deviendrait mon copain





et les grands  
ne me feraient plus boire la tasse  
quand j'irais nager.





Si seulement  
j'avais un crocodile...



Si j'avais un lion  
mon petit chien et lui  
seraient inséparables



et les vilains chiens  
du quartier  
ne l'attaqueraient plus.





Si seulement  
j'avais un lion...



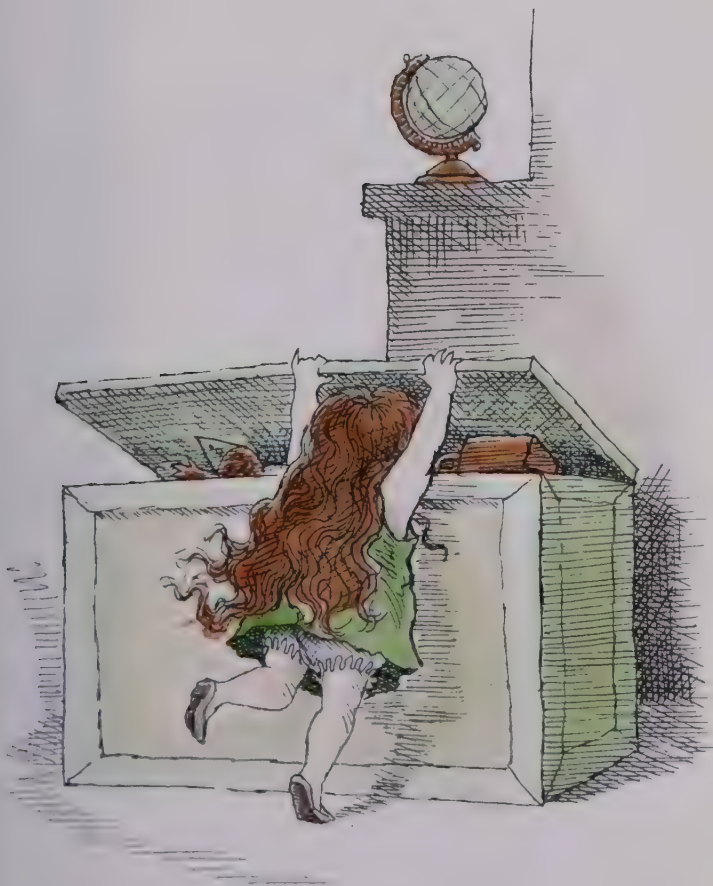




Si j'avais un serpent  
je le cacherais  
dans mon coffre à jouets



et ma sœur ne viendrait  
plus y fouiller.





Si seulement  
j'avais un serpent...





Si j'avais un porc-épic  
je le nourrirais de navets,  
je l'emmènerais avec moi,  
au cinéma





et il me garderait ma place  
quand j'irais acheter des bonbons.







Si seulement  
j'avais un porc-épic...



Mais je n'ai pas  
de porc-épic,  
pas de serpent,  
pas de lion,  
pas de crocodile  
et même pas de gorille.







Tout ce que j'ai c'est ...  
un grand frère









et c'est presque aussi bien.





## **La belle lisse poire du prince de Motordu**

Le prince de Motordu quitta  
un jour son chapeau et monta  
dans sa toiture de course !

PEF

## **Le monstre poilu**

Un monstre avec des poils  
partout, poils aux genoux, rêve  
de manger les gens, poils  
aux dents !

H. BICHONNIER/PEF

## **J'ai un problème avec ma mère**

C'est un problème un peu  
particulier : les copains sont  
ravis de venir jouer à la maison.  
Mais leurs parents, eux,  
font une drôle de tête !

BABETTE COLE

## **Le chat ne sachant pas chasser**

Le meunier croyait que les  
chats étaient faits pour chasser  
les souris. Il comptait sans  
la fantaisie du destin...

J. YEOMAN/Q. BLAKE

## **Si j'avais un gorille...**

Avec un gorille, je serais le roi  
de la classe et le caïd des cours  
de récréation...

MERCER MAYER

**5 superbes folio benjamin**  
réunis pour vous offrir  
des heures et des heures  
de lecture à partager.



ISBN : 2-07-034503-3

75,00 F.ttc

A34503

